

Discours de remerciement de Guy SOUDJIAN à l'Académie du Maine

Samedi 15 décembre 2018

Abbaye de l'Epau

Monsieur le Président,
Cher Didier Béoutis,
Mesdames et Messieurs les membres de l'Académie du Maine,
Mesdames et Messieurs, chers amis,

Je me réjouis de me trouver en votre compagnie dans ce moment si particulier. Cette réception est à l'image d'un rituel où l'impétrant quitte un monde pour recevoir la lumière ; la vôtre ; celle des gens des intellectuels et des artistes. Lettres, sciences, arts, cette lumière nous fait respirer l'oxygène des sommets en surmontant la fadeur du quotidien. Par sommets, je ne veux entendre jamais supériorité ; mais cette faculté si bien résumée en 1692 par Fénelon¹ selon laquelle : « *chacun doit infiniment plus au genre humain qui est la grande patrie, qu'à la patrie particulière dans laquelle il est né* ». La patrie, ce peut être bien évidemment, dans une forme de lecture au second degré, nous-mêmes et la conscience que nous avons de nous. Alors la grande patrie, c'est le dépassement de nous-mêmes, lorsque notre éducation nous permet de nous retourner contre notre logiciel de départ pour nous permettre d'entrer dans une humanité élargie : celle de l'érudition, de la spiritualité, de la foi en Dieu ou en l'Homme et de la création sous toutes ses formes. Tel est notre destin, tel est notre génie !

Je vous remercie Monsieur le Président, cher Didier Béoutis, pour votre compliment. En quelques phrases ciselées, vous avez retracé une carrière passée au service de l'Etat républicain dans le giron de l'Education nationale. Quarante-huit ans dont trente-cinq à la tête de six établissements scolaires successifs ! Un véritable marathon rempli de milliers de réunions de concertation et d'arbitrage, de centaines de rendez-vous, de présidence des conseils de classe innombrables, de milliers d'heures à ciseler les emplois du temps en période estivale et d'évènements imprévus à gérer.

A dire vrai, les fonctions de chef d'établissement sont des missions préfectorales à part entière. Paraphrasant Alfred de Vigny² pour la circonstance, je dirais qu'elles sont marquées par les servitudes et la grandeur de celui qui les incarne, le plus souvent dans la solitude de la responsabilité. Un don de soi qui n'appelle aucune reconnaissance particulière puisque nous ne faisons que passer dans la grande chaîne du temps et de la transmission.

Chacun de mes postes m'a appris quelque chose en particulier. Partout, je me suis impliqué personnellement, la face toujours exposée, en agissant dans l'intérêt public en faveur des élèves tout en prenant du recul pour écrire dans les différents domaines touchant à l'histoire - ma spécialité originelle à laquelle je vais bientôt céder une part de mon temps libre - mais

¹ Dialogue des Morts, 1692-1696

² Alfred de Vigny, Servitudes et grandeur militaires, 1835

aussi en même temps, à la gouvernance des établissements scolaires qui a connu une révolution copernicienne depuis le début de ma carrière.

Partout où il m'a été donné de servir, j'ai agi en proconsul, rendant compte, *a posteriori*, de mon action comme le font souvent les militaires après le fracas de la bataille. Dans cette autonomie décisionnelle qui laisse de grandes latitudes au chef, il y a quelque chose d'exaltant, quelque chose qui demande un engagement océanique, loin de la fonction bureaucratique décrite par l'écrivain Louis Guilloux dans "Le Sang Noir", loin des clichés et des images résultant d'une approche normative, desséchée et appauvrissante d'une fonction méconnue par le grand public.

A Damville, bourg de 2000 habitants situé au sud du département de l'Eure, j'ai découvert le milieu rural. J'avais été un étudiant, un professeur puis un élu urbain. J'avais lu Georges Duby et Marc Bloch. Mais j'étais enfermé dans une vision livresque - surtout historique - du monde rural. Je me suis enrichi au contact des paysans et de leurs enfants si attachants. J'ai bien vu que la République les avait parfois oubliés parce que la dignité du monde rural s'apparente souvent au fier silence sur les aléas de la vie. Gaston Roupnel nous l'a enseigné naguère, à travers sa description des paysans de France. En dépit de la transformation du monde agricole, les mentalités n'avaient pas beaucoup changé à la fin du siècle passé.

A Evreux, j'ai découvert à quel point la société française pouvait être traversée de fractures minant sa cohésion. Pilote de la Zone d'Education Prioritaire de la Madeleine pendant huit ans, j'ai participé à la mise en œuvre de la politique des quartiers très en vogue au début des années quatre-vingt-dix. Puis, il y a eu le lycée de Val de Reuil, situé à l'orée de la forêt de Bord, aux confins des départements de l'Eure et de la Seine-Maritime. L'établissement venait de sortir de terre. Il fallait lui donner un nom – ce fut Marc Bloch, du nom de l'historien résistant, membre du réseau du Musée de l'Homme, fusillé par les nazis en 1943 - et surtout bâtir un projet susceptible de conférer une identité, une carte de visite en somme, à un lycée qui n'en avait pas encore puisqu'il sortait des limbes. A Vernon, à la tête de la cité scolaire Georges Dumézil, il a fallu lutter contre les prémices d'une guerre civile larvée et silencieuse opposant deux France, la guerre sociale ou *socii*, si bien décrite par l'historien allemand Mommsen pour la Rome de l'Antiquité. J'ai été à la fois proviseur et préfet de police, surnom que les agents du commissariat de Vernon m'avaient donné avec un clin d'œil mouillé de malice.

A « Montesquieu » au Mans comme à « Descartes » à Tours, j'ai découvert la problématique de l'égalité des chances sous un versant différent : aiguïser l'ambition scolaire, mélanger les publics dans un grand élan républicain en faveur du « *lycée élitair pour tous* », - vous l'avez rappelé Monsieur le Président - faire en sorte que les lycéens et les étudiants deviennent ou redeviennent des citoyens à part entière à travers le développement de l'autonomie encadrée, les aider à réussir le plus loin et le plus haut possible dans leurs études comme un challenge qu'on se fixe à soi-même, éviter l'entropie en multipliant les liens avec l'Université et en signant des conventions de rapprochement avec les grands instituts et les établissements d'enseignement supérieur et de recherche. Telles ont été quelques-unes des pierres qui ont jalonné mon parcours plus récent.

Durant ma longue carrière commencée au moment où Nixon et Brejnev dirigeaient la planète, où le Chah présidait d'une main de fer aux destinées de l'Iran, j'ai été animé par plusieurs valeurs cardinales que je vais rappeler. Il s'agit de la passion de l'érudition pour moi-même et pour mes élèves, de la stricte observance de la liberté de conscience dont la laïcité forme la clé de voute institutionnelle et du sentiment diffus – sans doute hérité de mon histoire familiale - selon lequel la construction politique héritée de l'universalisme des Lumières incarnée par notre République est fragile. A l'instar de notre Marianne dans « La République au village », très beau livre de recherche de l'un de mes maîtres en Sorbonne, Maurice Agulhon, la République mérite d'être protégée contre les menaces multiformes qui l'assaillent. Les événements survenus depuis 2012 et surtout depuis 2015 en sont l'illustration la plus fragrante dans leur tragique continuité.

A présent, nombre de projets me nourrissent. Puisque le moment est venu, je vais vous parler brièvement du chantier que je compte ouvrir ou plutôt « ré-ouvrir » dans les semaines à venir. J'en donnerai une première communication devant vous, au printemps prochain. Ce chantier historique porte sur l'ancienne province du Maine. Pour l'atteindre, je vais commencer avec votre permission par une petite promenade historiographique.

Dans le *cursus honorum* des études d'histoire qui nous conduisait, au siècle passé, jusqu'au Diplôme d'Etudes Supérieures en Sorbonne, il fallait opter pour une ou plusieurs « science auxiliaire de l'histoire ». Ainsi, la sociologie, l'économie, la démographie étaient-elles considérées comme venant au service ou à l'appui de la démarche globalisante initiée par le courant des Annales fondé dans les années trente. En d'autres termes et pour faire court - vous me pardonnerez par avance - Lucien Febvre et Marc Bloch, très influencés par les travaux de l'Ecole anglaise, considéraient que tout objet constitue dans ses interrelations ou dans ses interactions avec d'autres, un sujet d'histoire à part entière. Avec leurs élèves et leurs disciples, ils ont contribué à enrichir l'analyse historique d'un éclairage nouveau en la dégagant du genre biographique, de la généalogie et d'une histoire « historisante » qui s'intéressait davantage au dimanche qu'aux jours de la semaine, à l'histoire des idées plutôt qu'aux phénomènes structurels sous-jacents.

Mis en contact avec le regretté Pierre Goubert, auteur d'une très belle thèse sur « Beauvais et le Beauvaisis au 17^{ème} siècle », et surtout avec son assistant, Marcel Lachiver, dont le cursus initial était comparable au mien, je me suis donc tourné vers la démographie historique en me consacrant à l'étude des crises frumentaires de 1693-1694 et de 1709-1710 dans la banlieue parisienne. Depuis l'ordonnance royale de Villers-Cotterêts de 1539, les curés étaient tenus d'enregistrer les baptêmes, mariages et sépultures dans chaque paroisse du royaume de France. Le dépouillement exhaustif des Registres paroissiaux permet d'observer l'évolution de la fécondité, de la nuptialité et de la mortalité dans cette France de misère où l'on pouvait mourir de froid, de faim et de maladie sur le bord d'un chemin ou le long d'un fossé. A intervalles réguliers, la disette endémique dans les campagnes se transformait en famine avec son cortège de maladies appelées « pestes » ou « fièvres » dans la néologie médicale de l'époque. La crise démographique se traduisait par la montée en cloche de la courbe des décès et par l'effondrement des naissances dû au phénomène d'aménorrhée. Une vigoureuse reprise des mariages et des naissances succédait généralement à ce cycle dépressionnaire. Ce scénario a duré jusqu'au 18^{ème} siècle. La crise consécutive au grand hiver de 1709 où le vin gelait dans les verres du roi à Versailles (Sic... !) est sans doute la dernière ou l'une des

dernières grandes crises frumentaires d'Ancien Régime. Voici, tout du moins, ce que j'avais observé dans la banlieue parisienne avec la modestie d'un béjaune.

Cédant à la mode de l'époque, beaucoup d'étudiants exploraient les Registres paroissiaux, sans doute séduits par la qualité des professeurs qui nous entouraient et par le caractère original de leurs travaux situés à la frontière de l'histoire et de la biologie humaine. Fallait-il pour autant poursuivre dans la même voie pour la préparation de la thèse que j'appelais de mes vœux ? Je m'interrogeais. Certes, j'étais passionné par l'histoire des idées car engagé, comme beaucoup de mes condisciples, dans les batailles politiques du quartier latin. Mai 68 ne s'est pas éteint avec les élections introuvables du mois de juin. La France des années soixante-dix a connu des luttes ouvrières et estudiantines d'une grande intensité.

Mais cette façon de faire et d'écrire l'histoire en s'appuyant sur de longues séries statistiques m'intéressait. Je me plaisais à penser qu'un travail exclusivement fondé sur les idées politiques ou l'histoire des mentalités risquerait de me replonger dans l'histoire « historisante. » J'aimais la littérature et la philosophie mais j'avais été formé autrement. En outre, c'eût été pour moi un recul. La singularité de l'analyse historique repose à mes yeux sur des objets concrets interrogés par des questionnements et des hypothèses de recherche éclairés par des analyses scientifiques indiscutables portant sur la durée ; c'est ce qu'on appelle des trends pour faire un emprunt commode au vocabulaire anglo-saxon. Notez qu'il est tout aussi pertinent de parler de cycles courts ou de cycles longs... Mon parti était pris ; je m'inscrivais pleinement dans le courant des Annales auquel je suis resté fidèle.

C'est alors - je ne sais plus exactement comment - que je suis tombé sur un article d'Emmanuel Le Roy Ladurie concernant l'histoire du climat depuis l'An Mil. Non content d'étudier les crises frumentaires, de recenser la date des vendanges depuis le temps où elles étaient connues, d'examiner les mercuriales indiquant le prix des céréales, il avait poussé sa curiosité intellectuelle à la croissance des arbres à travers la dendrologie et à l'avancée ou au recul des glaciers grâce aux enseignements de la géologie. Dans le même intervalle, tout en publiant une merveilleuse histoire des paysans du Languedoc – son « Montailou Village Occitan » grand succès de librairie - voici qu'il s'intéressait avec le laboratoire de l'EPHE³ au corps humain comme objet d'histoire. Cette fois, les pulsations biologiques de la population n'étaient plus exhumées par les Registres paroissiaux mais par les documents inhérents à la conscription.

Pour être plus précis, l'EPHE s'était lancée, à l'orée des années soixante-dix, dans une vaste enquête sur l'anthropologie de la France⁴. Cette étude se voulait anthropologique dans la tradition de Paul Broca, fondateur de la Société d'anthropologie de Paris qui poursuivait, dans le dernier tiers du 19^{ème} siècle, l'étude statistique et typologique des caractères physiques des populations. Mais alors que la démarche racialiste de Broca voulait souligner le poids des facteurs biologiques dans les comportements des individus et l'organisation des sociétés⁵, le chantier ouvert par Le Roy Ladurie s'inspirait quant-à-lui du structuralisme popularisé, en 1952, par les théories de Claude Lévi-Strauss⁶. En associant ces deux acceptions, Emmanuel Le Roy Ladurie n'a pas souhaité marier la tradition française et la tradition anglo-saxonne

³ Ecole Pratique des Hautes Etudes en Sciences Sociales

⁴ Aron, Dumont, Le Roy Ladurie, 1972

⁵ Blanckaert, 1981 ; Broca, 1989 ; Mucchielli, 1998, pp. 28-41

⁶ Claude Lévy-Strauss, Race et Histoire, 1952

comme on unit l'ancien et le nouveau, mais à faire dialoguer une problématique biologique et une problématique sociale grâce au concours de l'ordinateur.

Venons à présent à nos sources pour préciser cette démarche scientifique interdisciplinaire. Depuis la levée en masse de 1792, l'instauration de la conscription s'est substituée à la milice royale et aux armées de mercenaires mises en mouvement sous l'Ancien Régime. Elle nous lègue d'innombrables séries statistiques qui dorment dans les « Listes du tirage au sort » établies par les Conseils de révision et par les « Registres matricules » ou registres d'incorporation renseignés en règle générale six mois plus tard. Le croisement de millions de données anthropologiques consignées sur la taille, la couleur des yeux et des cheveux, les malformations et les maladies avec des indications sociales telles que la profession, le degré d'instruction, les déménagements successifs et les condamnations - la liste n'est pas exhaustive - éclaire sur l'état de la population masculine observée dans chaque arrondissement et dans chaque département, sur son évolution au cours du 19^{ème} siècle et sur l'état des différences spatiales. Charles Dupin et Adolphe d'Angeville⁷ les avaient déjà observées en étudiant la Statistique Générale de la France. Rappelons ici qu'ils avaient mis en évidence une ligne de partage entre deux France situées de part et d'autre de la ligne Saint-Malo-Genève aussi appelée Calva-Calvin...

Un mot sur le remplacement militaire en vigueur sous diverses formes jusqu'à la proclamation de la troisième République. Il constitue une aubaine pour mesurer l'impact du niveau de vie sur les différents phénomènes observés et corrélés. En effet, les remplacés qui avaient eu l'infortune de tirer le mauvais numéro au moment du tirage au sort, appartenaient aux groupes supérieurs de la société. Ils pouvaient malgré tout échapper au service militaire actif d'une durée de sept ans en versant la somme de 1 600 francs Germinal pour l'achat d'un remplaçant, soit le salaire moyen annuel d'un ouvrier d'art, doreur, imprimeur ou ébéniste appartenant à l'élite mieux instruite de la classe ouvrière. Le prix de l'homme pouvait grimper jusqu'à 5 000 francs en cas de menace ou de guerre étrangère. C'est ce qu'on observe sous le second Empire, pendant les guerres d'Italie et du Mexique. Quant aux remplaçants, c'était généralement des déclassés chassés de leur campagne natale ou des prolétaires dont les nouveaux métiers de l'industrie avaient grossi les rangs. L'on perçoit aisément tout l'intérêt sociologique de la mention du statut des conscrits dès lors qu'il se trouve corrélé avec les autres informations disponibles dans les dossiers des jeunes appelés.

C'est ainsi, tout en enseignant l'histoire dans un collège puis un lycée de la banlieue Nord de Paris, que je me suis lancé dans le dépouillement exhaustif des listes du tirage au sort et des registres matricules du contingent parisien. L'incendie de l'Hôtel de Ville survenu pendant la semaine sanglante de mai 1871 avait provoqué des pertes irréparables. Et puis je ne pouvais à moi seul dépouiller ni exploiter la somme de données qui subsistait. Mon choix a porté sur les archives militaires disponibles de la fin du second Empire pour de jeunes conscrits nés dans les années 1848-1850. C'était le temps où la population parisienne, banlieue comprise, a dépassé le cap du million d'habitants pour atteindre 1 600 000 habitants lors du recensement de 1866. Il y avait là matière à une problématique intéressante croisant l'histoire sociale à la biologie. Comment tous ces provinciaux « montés » à Paris ont-ils pu s'insérer dans le tissu économique parisien et dans la société ? Quels ont été les effets sur les corps, sur les modes

⁷ Adolphe d'Angeville, Essai sur la statistique de la population française considérée sous quelques-uns de ses rapports physiques et moraux, 1835

de vie, sur le niveau de fortune, sur les comportements des jeunes parisiens d'une telle crue démographique facilitée par la révolution ferroviaire et l'exode rural ? Les bouleversements observés ont-ils contribué à l'éclosion de la révolution communaliste de mars à mai 1871 auxquels les historiens marxistes ont attribué un label de paternité ?

A ces questions croisées, j'ai pu répondre à travers ma soutenance de thèse et la publication d'un livre revu et augmenté en 2008⁸ lors même que je me trouvais à la tête du lycée Montesquieu. Contrairement à l'idée qui s'est imposée sous la troisième République, le second Empire s'est bien soldé par une élévation générale du niveau de vie et l'amélioration du bien-être. La paupérisation absolue des couches populaires s'apparente à un mythe révolutionnaire entretenu par Marx et Engels. En revanche, le progrès n'a pas concerné tout le monde. Ainsi, les nouveaux travailleurs de l'industrie peuplant les quartiers périphériques de la capitale ou, si vous aimez mieux, les arrondissements nouveaux de la réforme territoriale de 1860 (La Chapelle, Belleville, La Butte-aux-Cailles, Vaugirard, Les Batignolles) ont vu leur condition de vie se précariser et leur état de santé se dégrader. L'Anthropologie de jeunesse parisienne du second Empire parvient à la conclusion selon laquelle la Commune pourrait être pour partie - sans exclure d'autres explications plus politiques - le cri de misère des populations plébéiennes et infra-plébéiennes moins bien intégrées dans un Paris en plein bouleversement démographique et économique. A cet égard, la fracture territoriale est nettement perceptible à travers l'étude comparée de la stature des habitants de Belleville et du quartier de l'Opéra, étude corrélée avec la mention du degré d'instruction et le niveau de fortune dont le remplacement militaire constitue, nous venons de le dire, un indicateur très fiable.

Et l'ancienne province historique du Maine dans tout cela ? Mon provisorat se poursuivant au lycée Descartes de Tours, je me suis lancé dans le dépouillement des archives de la conscription de la Sarthe au 19^{ème} siècle. Je dois ici une fière chandelle à l'Université du Temps Libre du Maine qui a lancé ses auditeurs dans l'exploitation de cette mine d'informations de dix ans en dix ans, de 1818 à 1918. Il en résulte la constitution d'un fichier de plusieurs dizaines de milliers de conscrits sarthois avec une douzaine d'occurrences par dossier. Un travail colossal ! Reste à s'inscrire dans le sillage de l'œuvre éminente d'André Bouton qui sous-titre son volume consacré à l'histoire économique et sociale du Maine au 19^{ème} siècle : « L'aube des Temps Nouveaux dans le Maine ». Sous réserve du dépouillement des archives de la Mayenne qui viendra compléter celui déjà entrepris en Sarthe, plusieurs impressions se dégagent d'ores et déjà de ce travail préliminaire. Elles confirment la pertinence du sous-titre donné par André Bouton à son livre magistral. Elles vont également dans le sens des conclusions du livre de Paul Bois sur les Paysans de l'Ouest.

Sans déflorer ma prochaine communication, ni vouloir anticiper sur le patient travail de recherche qui m'attend, voici quelques-unes de mes impressions premières avant la définition du corpus des hypothèses. « 1818-1918 », le dépouillement balaye un siècle qui court de la Restauration à l'armistice qui mit fin à la première Guerre mondiale. Un siècle au cours duquel la population masculine sort brisée de la catastrophe écologique européenne de 1782 et des guerres de la Révolution et du premier Empire. Les tailles s'amenuisent tandis que se multiplient réformes et exemptions pour « faiblesse de complexion ». C'est l'apanage des classes 1828 et 1838. Les biologistes considèrent en effet que la gestation et les toutes

⁸ Anthropologie du conscrit parisien sous le second Empire, Lavauzelle, 2008

premières années de la vie témoignent des conditions sanitaires, épidémiologiques, bactériologiques et économiques du moment, en l'occurrence vingt avant, c'est-à-dire en 1808 et 1818. Et puis, progressivement, les choses s'améliorent à la fin de la Restauration, sous la monarchie de Juillet et surtout sous le second Empire. Les corps se redressent et s'élevèrent ; les exemptions et les réformes pour « petitesse » ou « défaut de taille » refluent. Les malformations congénitales (doigts palmés, becs de lièvre) provenant de relations consanguines s'estompent. Tout indique que la révolution des corps donne la main aux progrès de l'économie et plus particulièrement à la révolution ferroviaire qui permet le brassage des populations et l'ouverture du marché économique local au grand marché national.

La dernière partie du dépouillement souligne les progrès significatifs de l'observation médicale. Les expressions telles que « faible de complexion » ou « poitrinaire » disparaissent au profit d'un diagnostic plus précis auquel s'ajoute la mention du poids à partir des années 1880-1890. Indication très utile pour repérer le phénomène d'émaciation. La mesure du degré d'instruction se précise avec la mention des langues vivantes parlées par les conscrits. J'ai pu relever quelques bacheliers, diplôme rarissime à l'époque.

Bref..., lorsque je vous disais il y a un instant qu'un vaste chantier m'attend le voici ! Votre bienveillant accueil constitue pour moi un précieux aiguillon. C'est pourquoi, Monsieur le Président, Mesdames et Messieurs, votre accueil m'honore et m'oblige à la fois. Je vous en sais gré et vous promets de communiquer régulièrement sur le degré d'avancement de cette étude.

Guy SOUDJIAN

